

## Un mariage d'amour

Marcel Béalu

---

Number 24, July–August–September 1986

D'ici et d'ailleurs, la nouvelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20535ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Béalu, M. (1986). Un mariage d'amour. *Nuit blanche*, (24), 60–61.

# UN MARIAGE D'AMOUR

*L'œuvre empreinte d'onirisme de Marcel Béalu révèle une mythologie fantastique d'une grande richesse. Les titres de quelques-uns de ses livres sont à eux seuls une invitation au rêve: L'aventure impersonnelle (Arcanes, 1954), L'araignée d'eau (1948; réédition Belfond, 1969), La poudre des songes (Belfond, 1977), Contes du demi-sommeil (1960; réédition Phébus, 1979). Il nous offre ici l'aventure très personnelle d'un amour musicien.*

par **Marcel  
Béalu**



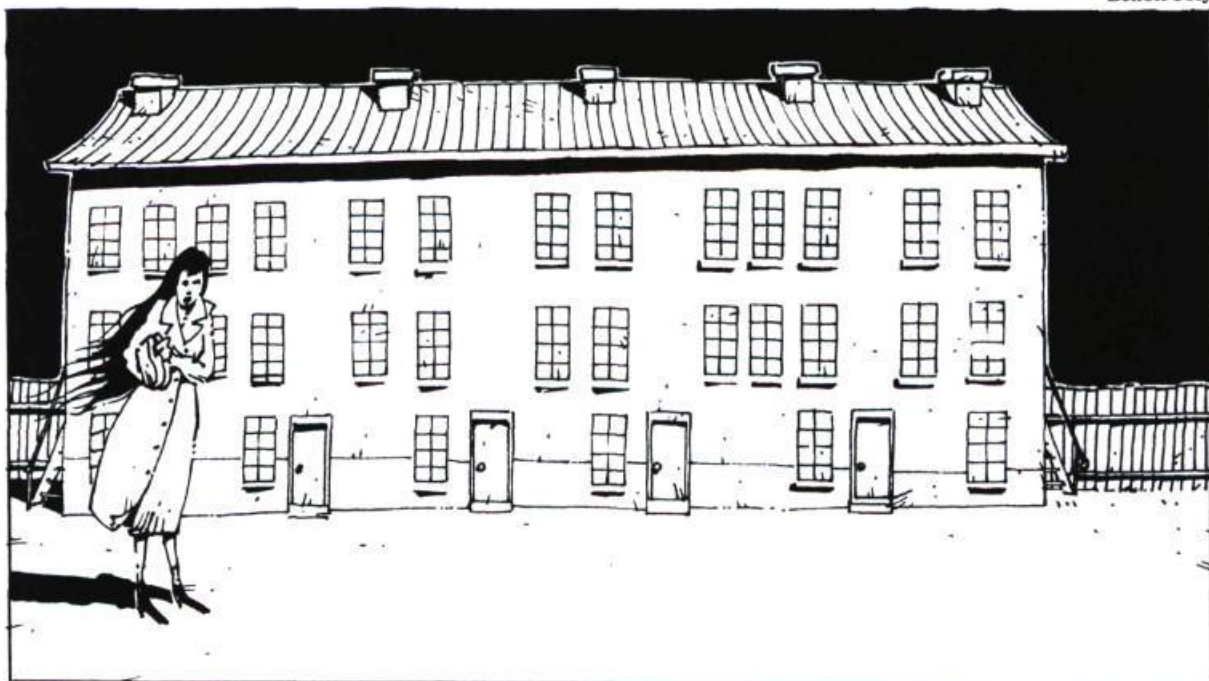
De très jeunes filles ont rêvé d'épouser leur grand-oncle. Nombreuses aussi sont celles, on le sait, qui voudraient bien se marier avec leur père. Les mêmes, plus tard, aimeraient volontiers convoler en justes noces avec le fils de leur sœur. Incestes nous le sommes tous, arrière-petits-neveux d'Ève issue de la côte d'Adam. C'est pour échapper sans doute à cette fatalité que Seulange avait résolu d'épouser son violon.

Je la voyais passer chaque jour, ses longs cheveux flottant sur une robe pervenche, avec au bras son

étrange mari, revêtu, lui, d'un rigide manteau noir, naturellement en forme de boîte à violon. *Ce n'est pas possible!* pensait-on en la regardant, rayonnante de joie et dans l'éclat de sa jeunesse, *elle doit avoir un amant, de chair et d'os, comme tout le monde!*

Eh bien, non! Seulange était fidèle et semblait heureuse. Mais comblée? Peut-être pas... Il est vrai qu'un époux dont on fait vibrer toutes les cordes et qui obéit à vos moindres inspirations est chose rare. Et dans ce domaine, j'allais bientôt l'apprendre, elle avait un vrai talent, obtenait de son instrument conjugal des accents à fendre l'âme.

Benoît Joly





Mais l'amour, mais l'amour? Ça ne se joue pas en solo. Si longtemps que duraient leurs étreintes, sous les vapeurs nuages de Grieg ou dans les flots déchaînés de Smetana, Seulange en sortait souvent insatisfaite. Et je pouvais constater, moi qui m'étais entiché d'elle au point d'en devenir amoureux, que de légers plis de contradiction commençaient, avec les années, à se dessiner aux commissures de son menu visage.

Eût-elle été déçue qu'à elle-même, trop orgueilleuse, elle ne l'aurait jamais avoué. Elle avançait dans l'existence, d'un pas résolu, de concerts en récitals, au bras de son exigeant époux. Nul n'est plus exigeant, en effet, que celui dont on tire toute joie.

Un soir — nous étions devenus amis — je grimpai pour la rejoindre les cinq étages de l'immeuble au sommet duquel elle avait installé son nid. Parvenu sur le palier, je restai en suspens, n'osant entrer. Les violentes clameurs de Tchaïkovski faisaient vibrer les murs. Seulange et son bizarre époux s'en donnaient à cœur joie. Je restai longtemps, écoutant derrière la porte, jusqu'à ce que les accents qui me brisaient le cœur eussent cessé.

Le silence dura peu. Sur un rythme plus calme, les sons d'un *Nocturne* de Chopin bientôt me parvinrent. «Tiens, tiens! pensai-je, la belle virtuose a changé d'instrument! Elle se délasse de son violon avec le piano.»

J'aurais dû entrer à cet instant. Quand on accepte le trio, le quatuor n'est pas loin. Mais, dans mon ignorance des mœurs nouvelles, c'est seul à seule que je voulus la convaincre. Qu'avais-je à faire dans ce concert? Dépité je redescendis les cinq étages et elle ignore toujours ma visite.

Quelques mois plus tard j'appris — elle vint elle-même m'en faire l'aveu — qu'elle en avait un peu marre de son violon, elle le trompait maintenant avec une

mandoline. Je ne soufflai mot. Sans doute m'eût-il fallu être saxo ou trombone pour posséder quelque chance. Et je n'étais qu'un pauvre homme, jaloux de surcroît.

Le mot juste nous échappe et c'est un autre qu'on écrit. Celle qu'on aimerait se refuse et c'est une autre qu'on invite. L'avenir frémit face à l'abîme toujours ouvert qu'est le vide de tout. Je restai ami avec Seulange qui, de la mandoline passait peu après à la cithare. Cet instrument désuet dont s'emparait la mode, lui permit de gagner quelque temps sa vie dans un orchestre tzigane. Mais avec les années, la sagesse (je veux dire l'expérience) lui conseillant de se ranger, elle revint à son violon. C'était bien ce qu'on appelle un mariage d'amour.

Je la revis de moins en moins. D'une capitale à l'autre sa réputation grandissait. Il n'y eut pas une salle de concert, dans le monde entier, qui ne s'émût de sa silhouette frêle et ne retentit des accents déchirants de son violon. Ce n'était peut-être pas la gloire mais sûrement le succès.

Puis je n'entendis plus parler d'elle. Jusqu'au jour, longtemps après, où elle réapparut dans mon quartier. Seulange avait réintégré son cinquième et montait maintenant péniblement les étages, sa provision de pots de yaourt d'une main et de l'autre son violon qui paraissait voguer devant elle. Un docteur lui ayant découvert une faiblesse du cœur, elle devait se ménager.

De nouveau elle passait presque chaque matin, avec sa boîte de bois noir qui ressemblait de plus en plus à un cercueil d'ange ou d'enfant, un cercueil ailé. De sa robe pervenche et de l'éclat de sa jeunesse ne restait plus grand chose. Elle se fardait trop et ses longs cheveux souples et ondoyants jadis se dressaient en touffe autour de son visage sous un incroyable chapeau mode rétro.

Je ne me doutais pas que son mari depuis longtemps était mort. Elle avait résolu de n'en rien dire. Quand elle mourut à son tour, on ne trouva dans sa boîte à violon qu'un vieil ours en peluche. ■

Benoît Joly

